

## Trois échecs au Grevisse

En octobre de l'année 2007 je faisais l'acquisition du Bon Usage aussi connu sous le nom de Grevisse.

Une vieille envie.

On me l'avait présenté comme l'incarnation de l'autorité en matière de langue française. Alors Jeune et impressionnable – je le suis toujours - ça m'avait marqué.

Mais, le prix : ces près ou plus de 500 francs, puis 79 €. Un investissement trop lourd.

J'ai cherché, mollement, des exemplaires d'occasions sans en trouver.

Un autre jour, plus tard...

Et puis, une réédition récente – la première depuis quatorze ans – et on remet le vénérable et septuagénaire ouvrage sur les étals des libraires.

L'occasion que j'attendais d'autant qu'à l'époque j'étais suffisamment en fonds.

Dès mon retour au foyer, je décidai de lire le précieux pavé du début à la fin, à la manière d'un roman, ou plutôt du mode d'emploi d'une langue dont je me serais bien vu posséder la pleine maîtrise.

Pas question, donc, de ne pas l'emporter pour le voyage en train prévu le week-end immédiatement suivant l'emplette.

Nous étions le 11 octobre 2007. Si je suis aussi précis c'est que la date était inscrite sur le billet de train qui m'avait servi de marque page. Je l'ai retrouvé à l'entame de ma deuxième tentative, tout près de la couverture, tellement près que le rabat du protège-livre en papier glacé aurait aussi bien pu remplir les mêmes fonctions sans en être pour autant endommagé.

Ce 11 octobre 2007, donc, en fin de matinée, j'extrais 2 kilos 700 d'un sac suffisamment robuste pour supporter le transport d'épais volumes de ce genre.

Le livre posé sur la petite table rabattue devant moi, il ne m'aura fallu que quelques lignes pour en sortir. Pour me laisser bercer par l'alternance hypnotisante des jours et nuits, cette succession de tunnels et de barres d'immeubles décorées par la peinture en bombe et les antennes paraboliques, alternance qui suggère, pour ne pas dire prouve qu'il n'y a pas beaucoup de continuité géographique, territoriale, entre Paris et ce qui l'entoure.

Et de passer une bonne demi-heure le nez en l'air, à s'inventer des excuses, des prétextes pour ne pas reprendre la lecture, ou plutôt cette lecture car c'est un journal qui finit par recouvrir mon Grevisse sur la tablette.

Durant le court week-end familial qui suivit, le livre ne fut pas rouvert mais juste exhibé à une ou deux reprises.

Il passera ensuite le retour entre deux wagons, enfoui dans la valise, entre un sac de linge sale et une trousse de toilette.

Puis s'échouera quelques heures plus tard sur un rebord de table de nuit, avant d'être, peu de jours après, recouvert par plusieurs autres livres, pas forcément lus depuis d'ailleurs.

Premier échec.

Impossible par contre de rattacher mon deuxième échec à une temporalité précise.  
Je sais que, lorsque je retombe sur le billet de train, mes souvenirs de lecture sont suffisamment vifs pour que je décide de ne pas le rétrograder.  
Je suis dans un bus, tout proche, sans le savoir encore, de faire une nouvelle pause.

A quelle époque de l'année étions-nous ?

Ce que je revois du contexte est trop chiche en indications : habits des passagers, couleur du ciel ne recèlent aucune évidence quant à la saison.  
Que peut-on en déduire ? Que l'épisode de ce second renoncement se déroule dans cette fourchette, somme toute assez large, entre mars et juin lorsque les températures et l'humidité semblent n'en plus finir d'hésiter ne sachant pas vraiment dans quel sens la rotation des saisons doit se faire.

En cet instant, je dois avouer que ce flou me vexa.

D'habitude, de deux ou trois éléments je peux, oh sans avoir la précision du carbone 14 bien sûr, dater n'importe quel souvenir.  
Sur celui-là, j'achoppe.

Pourtant les images sont claires.

Je me souviens que nous étions sur les bords de Seine, à quelques centaines de mètres du pont qui devait nous rapprocher de la Place du Châtelet.

Je me souviens du clochard qui était entré avec un landau débordant de sacs plastiques se recouvrant les uns les autres. Il avait entrepris d'en faire un patient inventaire, et semblait parfaitement imperméable aux regards mi-apeurés mi-dégoûtés de ses voisins.

Et je me souviens surtout de cette nuque entre deux âges, qu'une extrême maigreur habillait d'atours revêches et qui me captiva, dès les premiers moments du transport.

Je la contemplais quasi hébété – avais-je la bouche ouverte ? - passant et repassant sur les deux mêmes lignes que, décidément, je ne lisais plus.

Je la voyais bouger, cette nuque, mollement, entraînée avec un léger retard par sa mâchoire qui débitait à un rythme pourtant saccadé des plaintes agacées.

Par moment, elle s'agitait en un tortillement semblable à ceux qui sont censés représenter les frissons de plaisir.

De ce que cette nuque a dit par contre il ne me reste rien.

Ce bout de corps si banal m'arrachait à mon livre et aux mots autour, me suspendant dans une simple contemplation.

Dans cet état le vide de mon projet de lecture me devint une évidence et, de nouveau, j'abandonnais un temps le Grevisse.

Plusieurs mois.

Régulièrement j'y repense et repousse.

L'insuffisant travail de la mauvaise conscience.

Sans-doute un deuil pas tout à fait fait.

Été 2008 : quatre semaines de vacance rudement négociées.

Comme toujours j'alourdis nos valises de plus de livres que je ne pourrai en lire.

Cette année, j'opte pour les gros volumes.

Oui, c'est une résolution assez banale, enfin d'après ce que j'ai lu dans je ne sais plus quel journal, et presque toujours déçue.

Comme pour en rajouter je prends le Grevisse.

Mais cette fois sera la bonne car j'ai un plan.

De la conquête classique, dans le sens de la lecture, je passe au harcèlement de la guérilla.

En venir à bout en l'attaquant de toutes parts.

Chaque jour s'astreindre à aborder un chapitre différent au hasard de l'inspiration.

58 pages quotidiennes suffiraient à le finir. La taille d'un chapitre variant d'une quarantaine à une cinquantaine de page un minimum de discipline m'amènera à en posséder les quatre cinquièmes avant le train du retour.

Echec évidemment.

Je ne sais même pas si plus de deux chapitres entiers ont été lus.

Dernier abandon s'aplatissant piteusement sur ces quatre semaines.

Foutu Grevisse.

Je croise tous les jours son imposante tranche noire - près de 7 cm d'épaisseur - intimidant monolithe au milieu des livres qui l'entourent, se posant comme une matérialisation du principe de Warbug, celui qui vous fera toujours préférer le livre voisin de celui auquel vous deviez vous destiner.

J'ai renoncé, définitivement je crois, à dominer le livre référence et sans doute du même coup, à toute prétention d'empire sur la langue.

Si je le sors de temps en temps, consultation ponctuelle d'un livre outil - sa vocation première sûrement - son contenu ne m'appartiendra jamais et je n'en parlerai donc pas.